

MORALE ET MESURE

Didier Lambois

Tout comme la logique, la morale se définit comme étant une « science » normative. La logique nous donne les règles à suivre pour bien penser, la morale nous donne les règles à suivre pour bien agir. Ces deux disciplines ne cherchent pas à expliquer ce qui est, elles définissent ce qui doit être ; en ce sens ce sont deux disciplines normatives¹.

Mais nous savons qu'aujourd'hui il est difficile de parler de « la » logique, au singulier : qu'en est-il pour « la » morale ?



« Que dois-je faire ? »

Toute morale part d'une question qui peut paraître simple, mais qui s'avère en réalité très complexe : « que dois-je faire ? ». Cette question ne renvoie pas à ce que je dois faire pour être « heureux », c'est-à-dire pour satisfaire mes désirs ou mes intérêts, la question porte ici sur ce que je dois faire parce que c'est mon devoir d'homme. Autrement dit, la question s'adresse à un homme qui veut être homme, à un homme qui veut pouvoir se regarder en face, sans avoir honte de lui.

Le devoir moral n'est pas « relatif » à ma personne, à mon bien-être, il se présente à ma conscience comme un « absolu » auquel nul ne doit déroger sous peine de s'exclure de l'humanité et de retomber au rang de l'animal. Mais ce devoir est-il toujours bien défini ? C'est ce que s'efforce de faire cette discipline que nous appelons « la morale ».

En mettant l'accent sur la finalité sociale de la morale, autrement dit en admettant que le but de la morale est de rendre possible une vie en commun qui soit juste et harmonieuse, nous pourrions penser que nos devoirs sont assez clairs : nous ne devons pas tuer, nous ne devons pas voler, nous ne devons pas mentir... Mais en regardant chacune de ces assertions de plus près, nous voyons très vite que cela n'a rien d'évident. Si aucune autre solution n'est possible, ne serait-ce pas un devoir que de tuer celui qui s'apprête à commettre des crimes monstrueux ? Robin des Bois n'a-t-il pas raison de voler les plus riches pour donner aux pauvres ? Et pour le mensonge...

TEST Extrait du magazine *Philosophie*, n°2 (magazine disponible en kiosque)

Une femme âgée sait que son fils a émigré dans un pays lointain. Ce dernier ne lui donne pas de nouvelles mais elle se console à l'idée qu'il y vit heureux. Récemment, vous avez appris que son fils était décédé depuis plusieurs années. Vous savez qu'une telle nouvelle rendrait cette femme plus malheureuse qu'elle ne l'est déjà. Un jour vous la rencontrez et elle vous demande si vous avez des nouvelles de son fils. Quelle serait, selon vous, l'action moralement juste ?

- A. Lui dire la vérité et lui annoncer la mort de son fils.
- B. Lui mentir afin de ne pas la rendre trop malheureuse.

¹ Le mot latin *norma* (norme) désigne une équerre. Est normal ce qui est perpendiculaire ; par suite, ce qui ne penche ni à droite ni à gauche, ce qui se tient dans un juste milieu. C'est à partir de ce sens premier que le mot prend par la suite le sens de ce qui est conforme à ce qui doit être, ce qui est équitable, ce qui est juste, droit, ou encore le sens de la moyenne, de ce qui se rencontre le plus fréquemment (température normale).

Faut-il penser que c'est la conformité aux principes moraux essentiels à toute vie en société qui fait la valeur morale d'un acte ? Faut-il penser au contraire que seules les conséquences d'un acte font sa valeur morale ?

Nous voyons ici que deux morales s'opposent. Si nous pensons que, quelles que soient les circonstances et quelles que soient les conséquences, nous ne devons jamais déroger aux règles essentielles de la morale, nous avons une conception que nous qualifierons de « déontologique ». Si nous pensons que ces règles ne sont jamais des absolus et qu'il faut parfois savoir s'y soustraire lorsqu'elles peuvent engendrer des conséquences négatives nous avons une attitude « conséquentialiste »².

Pour le « déontologiste » il ne peut y avoir deux poids deux mesures : les principes sont ce qu'ils sont et nous devons les respecter. Kant (1724-1804) peut être considéré comme déontologiste lorsqu'il affirme que nous n'avons pas le droit de mentir, même à des assassins qui nous demanderaient où se cache notre ami innocent³.

Implicitement, les « conséquentialistes » introduisent en morale une idée de « mesure ». Ce qui compte, en morale, ce n'est pas de respecter certaines règles mais c'est de faire en sorte qu'il y ait dans le monde le moins de mal possible. C'est par exemple ce qu'affirment les utilitaristes⁴ comme Bentham (1748-1832) ou Stuart Mill (1806-1873).

Mais la formule qui fera la célébrité des utilitaristes se trouve déjà chez Hutcheson⁵ : « *l'action la meilleure est celle qui produit le plus grand bonheur pour le plus grand nombre* », et c'est à partir de ce moment que la morale peut devenir un savant calcul.

Hutcheson et le calcul moral

Nous ne chercherons pas ici à discuter la valeur des théories conséquentialistes mais nous nous contenterons de mettre l'accent sur la forme particulière que cette morale prend chez Hutcheson, car en voulant systématiser le travail déjà commencé par Shaftesbury (1671-1713), Hutcheson va lui donner une forme mathématique qui peut surprendre à cette époque.

Dans ses *Recherches sur l'origine de nos idées de beauté et de vertu* (*Inquiry into the origin of our ideas of beauty and virtue*, 1725), on peut dire que Hutcheson va « mathématiser » la morale. Laurent Jaffro⁶ précise que : « *Jusqu'à la 3^e édition incluse (1729), des formules mathématiques sont proposées sous la forme d'égalités entre des sortes de grandeurs qui sont symbolisées par des lettres. (...) La 4^e édition paraphrase les formules sans les reproduire* ».

² Si vous avez répondu A au test, vous avez une approche déontologique. Si vous avez répondu B vous êtes plutôt conséquentialiste.

³ *Sur un prétendu droit de mentir par humanité*, 1797.

⁴ L'utilitarisme est une doctrine morale développée par Bentham et Stuart Mill qui, partant de l'idée que l'homme n'agit que pour ce qui lui est profitable, affirment que le but de la société doit être « *le plus grand bonheur du plus grand nombre* ». Cette doctrine fait de l'utilité le seul critère de la moralité.

⁵ Francis Hutcheson (1694-1747), philosophe d'origine irlandaise, professeur à Glasgow, il est à l'un des fondateurs de l'école philosophique « écossaise ». Auteur de nombreux ouvrages de morale, il fait consister la vertu dans la bienveillance et le désintéressement. Dans *Recherches sur l'origine de nos idées de beauté et de vertu* (1725) il établit l'existence d'un « sens moral » et d'un sens du beau qui jugent de la bonté et de la beauté comme notre goût peut juger des saveurs.

⁶ Professeur de philosophie morale à l'université Panthéon-Sorbonne, spécialiste de la philosophie morale britannique du XVIII^e siècle. Il est, entre autres, l'auteur d'un article paru dans la revue « *Philosophiques* » intitulé : « *La mesure du bien. Que calcule le calcul moral de Hutcheson ?* » Nous reprenons ici l'analyse précise qui y est faite ; l'article est **consultable**.



Portrait de Francis Hutcheson par Allan Ramsay, 1745

Hutcheson est bien conscient que cette mathématisation peut surprendre : « L'application d'un calcul mathématique à des sujets moraux, apparaîtra peut-être d'abord extravagante⁷ », mais il est persuadé qu'elle peut nous éclairer.

Hutcheson formalise, par exemple, la phrase déjà citée : « *l'action la meilleure est celle qui produit le plus grand bonheur pour le plus grand nombre* ». En notant H le bonheur, N le nombre de personnes heureuses, et V la vertu, il obtient la formule $V = HN$; l'action la plus vertueuse dépend du nombre de personnes qu'elle rend heureuses. Lorsque $N = 1$, $V = H$.

Laurent Jaffro fait bien remarquer qu'il ne s'agit pas, pour Hutcheson, de définir une quantité par une autre quantité car nous avons affaire à des quantités hétérogènes. V est un bien moral, H un bien naturel⁸, et N un simple nombre. Leur mise en relation permet simplement d'apprécier la moralité d'une action x et d'une action y .

Mais Hutcheson ne se contente pas de ce conséquentialisme qui sera repris par les utilitaristes. La moralité d'une action varie aussi, selon lui, en fonction des dispositions dont elle émane. Hutcheson explique que l'importance morale d'une action, c'est-à-dire la quantité de bien public qu'elle produit (qu'il note M), est en « raison composée » de sa bienveillance (notée B, comme *benevolence*) et de ses capacités (notées A, comme *ability*). La bienveillance est la disposition *morale* qui consiste à vouloir du bien aux autres, et les capacités sont les moyens *naturels* dont nous disposons pour agir, par exemple nos facultés intellectuelles. $M = BA$.

« Les raisons composées sont celles qui sont faites par la multiplication de deux ou plusieurs raisons multipliées les unes par les autres, c'est-à-dire par le produit des antécédents et des conséquents. Par exemple, la raison de 6 à 72 est une raison composée de 2 à 6, et de 3 à 12, c'est-à-dire formée du produit des antécédents 2 et 3, et des conséquents 6 et 12. » Louis de Jaucourt⁹, *Encyclopédie*.

⁷ *Recherches sur l'origine de nos idées de beauté et de vertu*, section III., 2ème partie, édition 1726.

⁸ Pour Hutcheson le bien naturel n'est qu'une forme d'avantage qui procure le bien-être et qui peut susciter l'envie. Le bien moral se confond, lui, avec la vertu ; il est intentionnel et suscite non pas l'envie mais l'estime. Mais affirmer que la vertu (V) consiste à produire du bonheur (H) ne contredit en rien l'idée que le bonheur puisse être dans la vertu elle-même (voir Petit Vert n° =).

⁹ Médecin et savant aujourd'hui oublié, Louis de Jaucourt (1704-1780) a été le collaborateur le plus prolifique de *l'Encyclopédie*. Surnommé « l'esclave de l'Encyclopédie » il a écrit 17 395 articles, soit 28 % du volume de texte.

M est un « *compound ratio* » de B et de A dit Hutcheson, et si l'on compare deux actions, M est un ratio, c'est-à-dire un rapport qui peut s'écrire $\frac{M_1}{M_2}$. M est un ratio composé qui peut s'écrire comme le produit de deux ratios simples : $\frac{M_1}{M_2} = \frac{B_1}{B_2} \times \frac{A_1}{A_2}$. À partir de ces formules nous pouvons tirer divers enseignements. Par exemple $B = \frac{M}{A}$ ou encore conclure que lorsque $A_1 = A_2$ nous avons $M = B$, etc. En ajoutant qu'il faut faire intervenir dans tous ces calculs, comme motif de nos actions, l'amour de soi (noté S, comme *self-love*), et que cet amour de soi peut ou non contrarier notre bienveillance, nous pouvons avoir

« *In the former case,*

$$M = (B + S) \times A = BA + SA;$$

and therefore

$$BA = M - SA = M - I,$$

and

$$B = \frac{M-I}{A}.$$

In the latter case,

$$M = (B - S) \times A = BA - SA ;$$

therefore

$$BA = M + SA = M + I,$$

and

$$B = \frac{M+I}{A} \gg.$$

Notre prétention n'est pas ici d'écrire un traité mathématique, ni même d'analyser ou d'apprécier les procédés de Hutchinson, nous n'en avons ni le temps ni les compétences, et ce travail est déjà fait brillamment dans l'article de Laurent Jaffro cité précédemment. Mais il peut être encourageant de savoir que la formalisation mathématique peut intervenir dans les domaines qui semblent les plus éloignés de la rigueur scientifique. N'abandonnons pas les mathématiques : elles organisent notre pensée partout où nous avons à réfléchir.